

Littérature et altérité

Elena Botchorichvili, *Opéra*, Montréal, Les Allusifs, 2001, 72 p., 14,95 \$.

Aki Shimazaki, *Tsubame*, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, coll. « Un endroit où aller », 2001, 128 p., 18,95 \$.

Hédi Bouraoui, *La composée*, Vanier, L'Interligne, coll. « Vertiges », 2001, 100 p., 14,95 \$.

Benny Vigneault

Numéro 106, été 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37392ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vigneault, B. (2002). Compte rendu de [Littérature et altérité / Elena Botchorichvili, *Opéra*, Montréal, Les Allusifs, 2001, 72 p., 14,95 \$. / Aki Shimazaki, *Tsubame*, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, coll. « Un endroit où aller », 2001, 128 p., 18,95 \$. / Hédi Bouraoui, *La composée*, Vanier, L'Interligne, coll. « Vertiges », 2001, 100 p., 14,95 \$.] *Lettres québécoises*, (106), 23–24.

Elena Botchorichvili, *Opéra*, Montréal, Les Allusifs, 2001, 72 p., 14,95 \$.

Aki Shimazaki, *Tsubame*, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, coll. « Un endroit où aller », 2001, 128 p., 18,95 \$.

Hédi Bouraoui, *La composée*, Vanier, L'Interligne, coll. « Vertiges », 2001, 100 p., 14,95 \$.



Littérature et altérité

Qu'ont en commun ces trois romans publiés à peu près dans la même période, mis à part le fait d'avoir été écrits par trois écrivains qui, de par leurs origines diverses, portent en eux l'expérience de l'autre et de l'exil (qu'il soit ou non choisi) ?

ROMAN

Benny Vigneault

ILS TRANSPORTENT TOUS TROIS LEUR LECTEUR dans un univers non pas simplement farci d'exotisme mais bel et bien porté et soutenu par des mœurs, une culture et des préoccupations qui se donnent d'emblée comme représentatives d'une certaine réalité. Chacun, à sa manière, sans qu'il s'agisse d'une intention avouée, participe à la connaissance d'un ailleurs...

Amour, guerre et rôle de l'imagination

Qu'est-ce qui confère à ce deuxième roman d'Elena Botchorichvili ce caractère à la fois si émouvant et si envoûtant que, sitôt terminé, il invite le lecteur à le relire ou à l'offrir ? Est-ce son univers pittoresque et éclaté, qui tâche avec force de rendre compte des conditions de vie misérables d'une population aliénée par une guerre civile qui s'éternise ? Ses personnages originaux et bigarrés, plus proches de la réalité, il va sans dire, que les personnages léchés et désincarnés qui peuplent d'ordinaire les livres et les films de grande consommation ? Ou alors cette façon inusitée, toute « Europe-de-l'Est », de représenter les petits et les grands drames humains, proche, à peu de chose près, des films d'Émir Kusturica ?

Un peu tout ça, quoi ! Car avec *Opéra*, l'écrivaine d'origine géorgienne manie de main de maître, avec un style, une aisance et des résultats qui étonnent, l'art d'écrire et de raconter. Entre de fréquents tremblements de terre, les nuits passées avec Joujouna et les cérémonies funèbres au cours desquelles il chante avec son ami Estaté, motivé par des raisons qu'il serait dommage de révéler ici, un homme s'applique à écrire un opéra dont les protagonistes sont des morts. « Je crée des personnages en m'appuyant sur des individus réels. Chaque jour, j'observe un nouveau défunt, ses parents et les choses qu'ils laissent avec la dépouille. Et je fais ma sélection. Je vais du particulier au général. » Ce faisant, il invente l'histoire d'un homme qui se présente devant les fonctionnaires du Comité extraordinaire afin de leur raconter tout bêtement son dernier jour. Entre les deux récits, alors que s'opposent la rigidité du totalitarisme et la fragilité résistante de l'humanité, le réel et la fiction s'entremêlent et se confondent parfois bien étrangement.

Porté par un imaginaire débridé et des images étourdissantes, *Opéra* est un roman qui vibre tant par ce qu'il comporte d'absurde que par ce qu'il

contient de terriblement vivant. Emporté par l'élaboration et l'écriture de son œuvre, tâchant de donner un sens à ce qui n'en a plus, le narrateur se livre avec une simplicité et un humour désarmants à un témoignage prenant sur le quotidien de ceux et celles qui tâchent de vivre malgré la guerre. Dans un univers où les convenances cèdent à la nécessité, où l'ésotérique l'emporte sur le rationnel, où « même les cafards perdent la raison », la vie est-elle encore possible ? Et puis, dans un tel univers de désastre et de désolation, dans l'ombre de la fatalité, l'amour a-t-il encore sa place ?

Un hymne aux gens de cœur

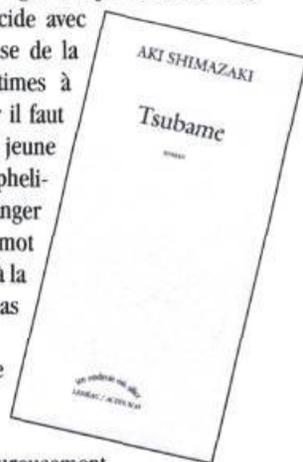
Troisième d'une série qui sera composée vraisemblablement de cinq volumes, *Tsubame*, le plus récent roman de l'écrivaine d'origine japonaise Aki Shimazaki, poursuit avec la finesse et le charme des volumes précédents le développement de cette « saga » familiale japonaise, à mi-chemin entre l'histoire individuelle et l'histoire collective du Japon.

Tsubame se donne à lire en deux temps, qui constituent autant de moments marquants dans la vie de Mariko Takahashi/Kanazawa, la mère de Yukio, l'un des personnages de *Tsubaki*, premier livre de la série. D'abord, septembre 1923. Pour la petite Mariko, alors âgée d'à peine douze ans, l'année du grand tremblement de terre coïncide avec celle où elle sera séparée de sa mère à cause de la répression et de la tuerie dont furent victimes à l'époque de nombreux immigrants coréens. Car il faut savoir qu'avant de porter un nom japonais la jeune fille s'appelait Yonhi Kim. Réfugiée dans un orphelinat, confiée aux bons soins d'un prêtre étranger connu sous le nom de monsieur Tsubame (le mot signifie « hirondelle »), Mariko survivra grâce à la bienveillance d'une Japonaise qui n'aura pas cédé à la folie collective.

La deuxième partie du roman se déroule cinquante-neuf ans plus tard alors que Mariko, devenue trois fois grand-mère, plonge dans les sombres méandres de la mémoire, douloureusement ravivée par l'annonce de l'exhumation des corps des Coréens près de la digue d'Arakawa, où se trouvent probablement les dépouilles de sa mère et de son oncle. Tout l'art d'Aki Shimazaki consiste ici à mettre en perspective à l'échelle individuelle, et de façon évocatrice, une situation qu'elle aura au préalable pris grand soin d'exposer, à savoir l'enfance déterminante de cette femme qui a choisi de cacher ses origines à sa descendance. Cristallisé dans le journal intime de la mère de Mariko, qu'elle ne pourra



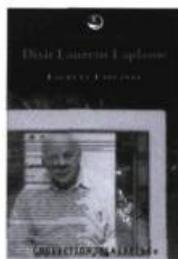
Elena Botchorichvili





ÉCRITS DES HAUTES-TERRES

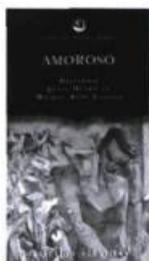
PAROLE DONNÉE



LAURENT LAPLANTE

DIXIT LAURENT LAPLANTE

Chroniques et autocritique



DIRECTION : JULIE HUARD ET

MICHEL-RÉMI LAFOND

AMOROSO

Collectif de poésie



ROBERT J. MAILHOT

D'AUBE ET DE TORPEUR

Poésie



EDDY GARNIER

PROLONGEMENT DE CASSURE

Poésie

LA MAISON DE LA POÉSIE,
DES CONTES, DES LÉGENDES,
DES FABLES ET DES ÉCRITS INTIMES

VOYEZ TOUS LES DÉTAILS DANS NOTRE SITE WEB.

www.hautes-terres.qc.ca

lire que par l'entremise d'une vieille femme coréenne à qui elle devra inévitablement se confier, c'est tout le drame d'une partie de la population coréenne du Japon que l'écrivaine expose ici dans ses multiples dimensions et avec son arrière-plan.

Parsemé de mots japonais, d'images et de symboles qui participent à l'effet de couleur locale, servi par des phrases courtes et finement ciselées de même que par un réseau de coïncidences qui dénote une touche de fantastique dont la réalité n'est souvent pas dépourvue, *Tsubame* ouvre une fenêtre sur un univers et des préoccupations qui, en ces temps mouvementés, peuvent s'avérer riches d'enseignements. Dans les moments les plus troubles, la folie meurtrière n'est jamais tout à fait contagieuse...

Femme, culture et identité

Peu de temps avant de mourir, le poète octogénaire Jean-Marc Léger avait raconté à son ami Samir Arhab les détails nébuleux d'une idylle qu'il semblait vivre à l'époque avec une charmante peintre-architecte dans la quarantaine. Rencontre tout aussi fortuite que bouleversante, à ses dires, qu'il avait faite par téléphone à cause d'un mauvais numéro composé. Aussi surprenant que cela puisse paraître, le charme de la voix et les envolées lyriques aidant, les deux inconnus seraient éperdument tombés amoureux. Histoire étrange qui n'était pas sans faire sourciller ce « frère » que le poète aurait dû appeler « fils » à cause de l'âge. Mais lorsque meurt le vieil homme, peu de temps après s'être fait plaquer par ladite Héloïse, Samir ne saura résister à la tentation de partir à la recherche de cette femme dont l'image étourdissante ne cesse de le tourmenter.

Voilà en quelque sorte l'amorce de ce roman d'Hédi Bouraoui, intitulé *La composée*, qui, par-delà l'enquête et la quête amoureuse de son personnage principal, propose une certaine réflexion sur l'appartenance à la culture et à la langue, sur la religion et sur le rôle de l'art dans la construction de l'identité. Originaire de l'île de Djerba (en Tunisie) tout comme la femme qu'il s'applique à retrouver, Samir vit autrement qu'Héloïse l'éloignement de son pays natal : tandis que celle-ci cherche à se rapprocher de ses origines, l'autre s'applique à s'en détacher. Léger aurait-il inventé cette histoire d'idylle afin de les pousser volontairement l'un vers l'autre ? Et si tel est le cas, pour quels motifs ? Lancé sur les traces d'Héloïse jusqu'à l'hôtel Elmansiya, sur son île, il la retrouvera à Marseille. La réalité sera-t-elle à la mesure de ses espoirs et de ses rêveries ? Quels mystères se cachent derrière l'image de cette femme ?

Le livre de Bouraoui a l'intérêt de présenter des personnages aux prises avec des problèmes et des questions dont on ne fait pas souvent état de ce côté-ci de l'Atlantique. Les références sociales et culturelles qui sous-tendent cet ouvrage à plusieurs égards lui rendent justice. Cependant, l'histoire, faute de corps et servie par un style qui manque trop souvent de naturel, fait difficilement oublier ses artifices. Ce qui, il va sans dire, en atténue tout autant la portée que le plaisir de lecture.

La comparaison avec les romans d'Elena Botchorichvili et d'Aki Shimazaki s'avère-t-elle injuste ? Si la mise en parallèle permet de mieux apprécier les forces de ceux-ci, elle ne constitue pas un détour obligé pour faire reconnaître les faiblesses de celui-là.

